



La vie eucharistique de la Servante de Dieu Zita

Père Nicolas Buttet,
Journées de Solesmes
10 mai 2014

Je voudrais faire deux remarques préliminaires avant de parler de la vie eucharistique de la Servante de Dieu Zita :

- D'une part, d'autres personnes auraient plus de compétences pour aborder ce sujet car je n'ai pas accès à un certain nombre de sources : la correspondance ou d'autres sources plus historiques ne sont pas encore publiées. Un énorme travail reste à faire pour approfondir la vie eucharistique de la Servante de Dieu.
- Le deuxième aspect est plus profond. Dans le livre de Tobie, l'ange Raphaël parle du secret du Roi. « L'ange seul avec eux leur dit : 'Bénissez le Dieu du ciel et rendez-lui gloire devant tout être vivant parce qu'il a exercé envers vous sa miséricorde ! Il est bon de tenir caché le secret du roi, mais il est honorable de révéler et de publier les œuvres de Dieu' » (12, 6-7). Cette parole est très belle : lorsqu'il s'agit d'une vie eucharistique, d'une vie aussi intime, marquée par une souffrance vécue au cours de tant d'années, il n'est pas possible qu'il n'y ait pas le secret du roi. Ce que la Servante de Dieu a vécu, a découvert dans l'Eucharistie, lorsque l'Empereur Charles décède, lorsque le prêtre est là, lui donnant deux fois de suite la communion, lui présentant le Saint Sacrement, lorsque l'Empereur meurt en regardant le Saint Sacrement, c'est le secret du roi. Il n'est pas possible qu'elle aussi n'ait pas levé les yeux vers ce Jésus, ce Sauveur qui était là - et elle le lui dit. A ce moment, elle dut être transpercée d'une certaine façon par cette présence eucharistique. Or, ce grand secret, ce grand mystère ne se dit pas avec des mots. Il ne se dit que dans la contemplation et le silence de l'échange de deux regards. Nous ne pouvons qu'effleurer le sujet, ce secret de l'Eucharistie.

Ce dont nous sommes sûrs, c'est la théologie de l'Église : l'Eucharistie est la source de la sainteté de l'Église puisque non seulement l'Eucharistie communique la vie divine, la grâce mais contient l'Auteur lui-même de la grâce, Jésus en personne qui est là.

Avant le Concile, un ami prêtre était servant de messe de son curé un peu handicapé. Au moment de l'élévation, le prêtre élève l'hostie, la pose sur la patène, pose les deux coudes sur l'autel pour faire la genuflexion, et au moment de se relever, ne voit plus d'hostie sur la patène, elle était entrée dans sa manche. Et le pauvre prêtre se tourne vers le servant de messe et demande : « Où est donc le Bon Dieu ? » Et le servant de messe était tout fier de donner la réponse du catéchisme : « Au ciel, sur la terre et en tout lieu ». Et le curé lui dit : « Pas celui-là, l'autre ! »

Cependant Celui qui est du ciel, de la terre et de tout lieu est aussi là, l'Auteur de la grâce est là, mais sous les humbles apparences de la petite hostie.

Je voudrais aussi développer ce sujet : la sainteté doit se régler sur la forme de l'Eucharistie, elle doit être une sainteté eucharistique. Une des clés de lecture en est peut-être ce que disait le pape Benoît XVI : sa façon d'être Dieu provoque notre façon d'être hommes. Il parlait ainsi de la crèche à Noël, mais on peut dire que toute la vie du Christ provoque notre façon d'être hommes. C'est une provocation permanente. Lui, le Tout-Puissant, Celui que l'univers ne peut pas contenir prend chair dans le sein de la Vierge Marie. Il s'abaisse jusqu'à la mort, à la mort de la Croix, et se fait obéissant jusqu'à l'hostie. Il demeure au milieu de nous dans une apparence complètement dérisoire où le contraste entre ce que nous voyons et ce que nous croyons confine à l'infini.

C'est cette forme eucharistique de la sainteté que la Servante de Dieu Zita, avec son époux, a vécue dans un dépouillement progressif : « Maintenant, nous devons nous entraider mutuellement pour aller au ciel », telle est la parole qu'ils ont échangée le jour de leur mariage.

Le point central de tout cela sans lequel il n'y aurait pas de sainteté, c'est la puissance de la grâce qui se déploie dans la faiblesse, c'est la façon dont la vie surnaturelle vient empoigner, étreindre la vie naturelle, c'est la façon selon laquelle la vie et les événements sont lus - à partir de ce regard surnaturel. L'Eucharistie « se plante » au cœur même des événements de la vie, les transfigure et leur donne un sens. C'est en quelque sorte ce regard que j'aimerais vous donner aujourd'hui.

Le premier point sous l'ordre informatif : c'est la participation à la messe et la dévotion eucharistique tant de l'Empereur que de l'Impératrice, de Zita et de Charles, époux eucharistiques, selon le titre d'un article qui est tout à fait vrai. L'un et l'autre étaient attachés à la messe à laquelle ils assistaient chaque jour, sauf pendant le transfert depuis la Hongrie jusqu'à Madère. Car, pendant environ trois semaines, on leur a refusé que la messe soit célébrée sur le Cardiff. Lorsque le bateau a mouillé, au large de l'Espagne, du côté de Gibraltar, immédiatement, ils ont fait monter un prêtre pour la célébration de l'Eucharistie. Leur premier souci était de pouvoir participer au Saint Sacrifice de la Messe et de recevoir le Corps du Christ.

L'Archiduc Rudolf nous disait qu'à Zizers, l'Impératrice se levait à 4 heures du matin, assistait à la première messe à 6 heures, à la deuxième à 8 heures. Elle disait : « J'aime

tant la messe de 6 heures : cela coupe si agréablement la matinée en deux ! » La présence des aumôniers permettait cette participation quotidienne à la messe.

A chaque déménagement d'une maison à l'autre durant leur exil, le souci premier de l'Empereur et de l'Impératrice était d'avoir une chapelle. Si dans une demeure où ils se trouvaient il n'en existait pas, on dégagait immédiatement le salon pour en faire la chapelle. Le souci était d'avoir le Saint Sacrement dans la maison à tel point que la Servante de Dieu Zita a pu obtenir du Pape Pie XII l'autorisation pour elle-même et tous ses descendants d'avoir le Saint Sacrement dans la maison. Il est très significatif qu'elle ait demandé cette grâce aussi pour ses descendants, afin qu'ils puissent vivre aussi de la présence réelle du Christ au Saint Sacrement. Chaque fois qu'elle passait devant la chapelle du Saint Sacrement, elle avait un geste d'adoration. Ce fut aussi l'attitude du Bienheureux Charles. Plusieurs fois par jour il disait : « Je dois aller voir si la lumière de l'autel est bien allumée ». Il y avait dans ce mot un grand souci matériel : que jamais la lampe perpétuelle ne s'éteignît ; mais il s'agissait plutôt pour lui de prendre quelques instants avec son Seigneur et Rédempteur et de lui confier les soucis et les difficultés qui habitaient son cœur.

Une dame me racontait un jour que, passant devant une église avec son petit garçon, elle lui dit : « On va aller dire bonjour à Jésus ». Ils arrivent devant le tabernacle et la Maman dit à son fils : « Tu as vu la lumière rouge : cela veut dire que Jésus est vraiment présent ». Ils prient tous les deux puis à un moment l'enfant dit : « Maman, c'est quand la lampe est verte qu'on peut partir ? »

L'Empereur cherchait à aller à tout instant près du Saint Sacrement.

On avait l'habitude d'avoir le salut du Saint Sacrement tous les dimanches. Si l'Impératrice avait connu l'adoration du Saint Sacrement telle qu'on la pratique aujourd'hui, elle aurait été une adepte acharnée de cette dévotion.

Voilà pour la communion et l'assistance à deux, trois messes par jour. S'il y en avait eu une quatrième, elle était prête à y participer... Il n'y avait pas de limite.

Saint François de Sales reçut un jour une lettre de sainte Jeanne de Chantal un peu inquiète parce quelqu'un lui avait dit : « Quelle outrecuidance d'oser participer tous les jours à la communion : ne pensez-vous pas que c'est exagéré ? » François de Sales lui répond cette phrase merveilleuse : « Si le monde vous demande pourquoi vous communiquez si souvent, dites au monde que c'est pour apprendre à aimer Dieu, pour vous purifier de vos imperfections, pour vous délivrer de vos misères, pour trouver la consolation de vos peines, et pour vous soutenir dans vos faiblesses. Dites au monde que deux sortes de gens doivent communier souvent : les parfaits, parce qu'ils sont si bien disposés, qu'ils auraient grand tort de ne pas s'approcher de la source de la perfection, et les imparfaits afin d'aspirer à la perfection. Les forts, de peur de s'affaiblir, les faibles, afin de se fortifier. Les saints pour se préserver de toute maladie, les pécheurs pour chercher leur guérison. »

Les deux seules catégories, ce sont les saints et les pécheurs qui peuvent s'approcher tous les jours du Saint Sacrement et le recevoir.

Il y a aussi cette très belle anecdote qui se rapporte au pape Pie X : ce petit garçon qui désirait faire sa première communion à l'âge de quatre ans. Le Pape demanda à l'enfant: « Qui reçoit-on dans la sainte Communion ? - Jésus-Christ. - Qui est Jésus-Christ ? - C'est le Bon Dieu. - Alors, amenez-le-moi demain, dit-il à la mère : je lui donnerai moi-même la sainte Communion ». La Servante de Dieu, a suivi cet exemple en permettant aux enfants de recevoir très tôt le Corps du Christ pour chercher leur guérison. L'Archiduc Rudolf nous a rappelé ce mot de sa grand-mère : « Pourquoi voulez-vous qu'ils connaissent le péché avant d'avoir connu la grâce ? » N'ayons pas peur de cela.

Quand eut lieu la passation de la régence morale de l'Impératrice à l'Archiduc Otto, il y eut deux messes : une première le matin, une seconde, d'action de grâces, juste après. C'est devant le Corps du Christ que cette cérémonie s'est jouée.

Le Pape Benoît XV aimait beaucoup à dire que lorsque nous communions au Corps du Christ, nous devenons consanguins avec Lui et que chaque messe était une fission nucléaire, et quelle image prendre pour expliquer la messe ? C'est en quelque sorte une irradiation de l'univers qui transfigure tout le monde. Le saint Padre Pio disait aussi qu'il est plus facile au monde de survivre sans le soleil qu'aux saints sans le Saint Sacrifice de la messe. Il avait compris que la source de tout, c'est le Corps du Christ, le Sang du Christ, cette réalité charnelle, vivante d'une présence réelle, corporelle du Christ au milieu de nous, dans un mode d'être par lequel Il a choisi de demeurer au milieu de nous. Il donne chair et sang au concept : on ne peut pas ergoter ni « cérébraliser » lorsqu'on a touché la chair du Christ, lorsqu'on a bu son Sang. Là réside le secret de la sainteté.

Le père spirituel de Mère Teresa raconte que lorsque, malade, elle se trouvait à l'hôpital, un médecin hindou est venu le trouver pour lui dire : « Rapportez vite la petite boîte dans la chambre de Mère Teresa ». Le curé lui demanda de quelle boîte il s'agissait : la boîte de médicaments ? « Non, la petite boîte qu'elle n'arrête pas de regarder et qui la calme tout de suite ! » Le prêtre a compris qu'il s'agissait du tabernacle.

Reprenons ce que l'Église nous enseigne sur le Sacrifice de l'Autel auquel nous sommes rendus présents, qui nous fait participer au Sacrifice de la Croix. Il y a en quelque sorte contemporanéité entre le Sacrifice de l'Autel et le Sacrifice de la Croix au moment de la consécration. Deux mille ans d'histoire sont balayés, nous sommes au Golgotha avec Marie et Jean, en train de contempler cette folie d'amour de Dieu pour l'humanité.

L'Église a reconnu quatre aspects de l'Eucharistie. Je voudrais les décliner en les appliquant à la vie de la Servante de Dieu Zita : l'aspect de l'adoration, l'aspect de

l'action de grâces, l'aspect de la propitiation, et l'aspect de la supplication, de l'intercession.

L'Église nous dit que le sacrifice de la messe est un sacrifice d'adoration, en ce sens que l'adoration la plus grande est l'obéissance : « Lui, de condition divine n'a pas retenu jalousement le rang qui l'égalait à Dieu, mais Il s'anéantit lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la Croix » (Ph 2, 6-7) : ce texte exprime la vertigineuse naissance de ce que la théologie appelle la « kénose », l'abaissement de Dieu. L'adoration la plus grande est l'obéissance manifestée dans le plus grand abandon : « Non pas ma volonté, mais ta volonté » (Jn 6, 38). « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père » (Jn 4, 34). « Ma vie, personne ne la prend, je la donne librement ». C'est absolument prodigieux.

Jésus disait à sainte Catherine de Sienne : « Ce ne sont pas les clous qui m'ont fixé sur la Croix : c'est l'amour qui me tient fixé sur la Croix. Quand bien même on m'enlèverait les clous, je resterais fixé sur la Croix par amour ».

Je pense que c'est un peu cette situation qu'ont dû vivre l'Empereur et l'Impératrice. L'Empereur Charles disait : « Être roi, ce n'est pas satisfaire une ambition mais se sacrifier pour le bien du peuple tout entier. Dans les épreuves que la divine Providence m'envoyait, j'ai le sentiment d'avoir toujours fait mon devoir, et de n'avoir voulu en toutes choses que le bonheur de mes sujets, de même que la plus grande gloire de Dieu et le triomphe de notre sainte Mère l'Église ». Sur son lit de mort, il répétait encore cette devise de toute sa vie : « Je m'engage toujours, en toutes choses à connaître le plus clairement possible la volonté de Dieu et de la respecter, et cela de la manière la plus parfaite ».

Quand, deux ans après le décès de son époux, la Servante de Dieu écrivait à Sœur Marie-Hilaire une lettre bouleversante, elle disait la chose suivante : « Je revis maintenant les jours si cruels d'il y a deux ans et mon cœur souffre profondément. Je vous serais bien reconnaissante de vos bonnes prières. Que voulez-vous, ma petite Sœur, le cœur humain est fait ainsi; et pas même l'idée de son parfait bonheur là-haut et la joie que j'en éprouve pour lui ne peut combler le vide terrible qui s'est fait auprès de moi depuis deux ans. Vous me direz : c'est le Bon Dieu qui doit occuper cette place! Hélas, ma petite Sœur, je sais cela, tout le monde me dit cela et moi-même à la tête. Mais cela ne va pas si vite, si bon que soit le conseil. Et puis, le Seigneur, qui Lui pourtant était Dieu, n'a-t-il pas Lui aussi au jardin des Oliviers cherché trois fois consolation auprès de Ses disciples ! [...] Dans mon cas, il s'agit d'un cœur purement humain, et ce que Dieu m'a pris, c'est cet autre cœur que Lui m'avait donné et avec lequel je partageais tous les sentiments, toutes les pensées, toutes les joies, toutes les douleurs. Alors vous comprenez que cela ne va ni si vite, ni si facilement. » (Lettre du 21 mars 1924).

Je pense à Job, qui, dans toutes les épreuves qu'il subissait, a ce cri du cœur, ce cri de foi absolument prodigieux : « Oh! Je voudrais qu'on écrive mes paroles, qu'elles soient gravées en une inscription, avec le ciseau de fer et le stylet, sculptées dans le roc pour

toujours ! Je sais, moi, que mon Rédempteur est vivant, que lui, le dernier, se lèvera sur la poussière. Après mon éveil, il me dressera près de lui (il m'« anasthasiera » : il me ressuscitera) et, de ma chair, je verrai Dieu. Celui que je verrai sera pour moi, celui que mes yeux regarderont ne sera pas un étranger. »

Ce texte s'inscrit dans la perspective du cœur déchiré, de la souffrance, du cri du Christ en Croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27, 46). Jean-Paul II disait : « Ce cri n'exprime pas l'angoisse d'un désespéré, mais la prière d'un Fils qui offre sa vie à son Père dans l'amour pour le salut de tous ». C'est un cri de cette sorte que je découvre dans cette lettre de Zita où se trouvent l'adoration, l'acceptation humble de cette volonté de Dieu au sein des événements, non pas d'une volonté abstraite ou théorique : Dieu a l'art de parler dans le concret, dans le réel, par les événements, les circonstances. Et Dieu sait si ces circonstances sont parfois « arrachantes » et déchirantes. Mais la Servante de Dieu s'inscrit dans ce sacrifice d'adoration, le fiat à la volonté de Dieu, le fiat jusqu'au bout. Et en tous les événements, à tout moment – les déménagements successifs, les tentatives de violence, la bombe qui tombe sur la maison en 1940 – enfin en tout cela, il y a le fiat. Ce ne n'est pas facile de déménager ! Jamais une parole de murmure, jamais une parole de critique, jamais une parole d'accusation... Fiat : Dieu sait ce qu'Il permet, mais Dieu accompagne à chaque instant ses enfants. La grâce ne manquera pas.

Au cœur du christianisme, il y a une grande question et elle n'est pas tellement la santé ou la mort, la vie, la maladie, les épreuves. La vraie question du christianisme, c'est : avec Dieu ou sans Dieu ? Jésus parle à des morts. Lazare sort. La petite fille est morte: Talitha koum. Mais aux vivants, Jésus ne parle pas. A la Passion, lorsque des gens l'insultent et lui demandent de répondre, il ne dit rien. Ils sont déjà morts. Les morts sont les vivants et les vivants sont morts d'une certaine façon. Il y a des malades qui se lèvent et se redressent et des malades qui restent à terre et louent le Seigneur. Il y a des gens qui marchent sans louer le Seigneur : ils sont morts. La Servante de Dieu a découvert au cœur de toutes ses épreuves que finalement la seule réponse en cette vie, dans la vie spirituelle qui est la sienne, dans cette vie de baptisée qui est la sienne, c'est: Avec Dieu. Et le seul drame de l'existence, c'est d'être sans Dieu. Un visage de Dieu se dessine dans l'épreuve.

Une institutrice faisait dessiner des enfants : l'un dit : « C'est mon papa », l'autre : « Ma maman », un troisième dit : « Je dessine le Bon Dieu ». L'enseignante répond : « Mais on ne sait pas quel visage il a... » Et l'enfant de répondre: « Quand j'aurai fini mon dessin, vous saurez ! »

Ce n'est pas nous qui dessinons le visage de Dieu : quand les choses vont bien, on peut le faire ; mais quand l'épreuve nous rattrape, quand le drame de la vie nous saisit, quand l'amour nous pousse à l'extrême de nous-mêmes, quand l'amour nous arrache le fiat qui va jusqu'au bout, alors le vrai visage de Dieu se dessine. Et ce visage est infiniment plus beau que celui que nous pourrions dessiner nous-mêmes : c'est celui du Christ, son visage bouleversant.

J'aime beaucoup Bernanos lorsqu'il disait : « La maison de Dieu est une maison d'hommes et non de surhommes. Les chrétiens ne sont pas des surhommes, les saints pas davantage et moins encore puisqu'ils sont les plus humains des humains. Les saints ne sont pas sublimes, ils n'ont pas besoin de sublime, c'est le sublime qui aurait plutôt besoin d'eux. Les saints ne sont pas des héros à la manière des héros de Plutarque. Un héros nous donne l'illusion de dépasser l'humanité. Le saint ne la dépasse pas, il l'assume. Il s'efforce de la réaliser le mieux possible. Il l'abandonne entre les mains de Dieu. » Cette réflexion est pertinente : il ne s'agit pas de vivre en stoïques les épreuves de la vie, il s'agit de les vivre dans la chair et dans le cœur. Et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus disait que Dieu ne guérit pas les blessures en les refermant mais en les ouvrant à l'infini.

Voilà le premier point que je voulais souligner dans la vie de la Servante de Dieu : le sacrifice d'adoration qui est véritablement conformation totale de sa volonté à la volonté du Père : « Non pas ma volonté, mais ta volonté ». On imagine ce qu'il a fallu au Christ d'humilité et d'obéissance lorsqu'au terme de sa vie, il dut prononcer ces mots au jardin de Gethsémani : il les prononça ces mots avec des sueurs de sang, ce qui n'est pas rien ! Les médecins nous disent aujourd'hui que les personnes torturées, violentées, qui savent les supplices qui les attendent, sont prises d'une telle angoisse que le corps tout entier se contracte, que les muscles se tendent et pressent sur les vaisseaux capillaires et que ceux-ci font jaillir le sang des pores. La sueur de sang n'est pas une figure de style mais une réalité physiologique, au bout de la souffrance de l'humanité assumée et non pas sublimée. Voilà donc la première image qu'on peut retenir de la Servante de Dieu, un peu celle de la Vierge du sabbat assumant l'espérance de l'humanité. Pour Zita, après avoir été capable d'adorer le Seigneur, elle assume l'espérance de sa famille.

Le deuxième sacrifice est le sacrifice pour le pardon des péchés, la rémission des péchés. Il s'agit bien sûr de nos propres péchés qui doivent être pardonnés. Il faut éprouver cette stupeur qui consiste à savoir que Dieu nous pardonne nos propres péchés. Thérèse de Lisieux a une très belle expression pour dire qu'il y a deux manières de comprendre la miséricorde de Dieu. La première, c'est Marie-Madeleine : elle a beaucoup péché, il lui a été beaucoup pardonné et en retour elle a beaucoup aimé. La seconde, c'est moi : j'ai compris que le Christ avait plus souffert pour m'empêcher de tomber qu'il n'avait souffert pour relever Marie-Madeleine. La grâce prévenante, comme l'appelle la théologie, la grâce qui nous prévient, qui nous préserve du péché est absolument incroyable. Elle est objet d'émerveillement, non d'expérience comme lorsqu'on a fait une chute et qu'on est relevé par Dieu. Il y a relèvement quand on a frôlé la mort et qu'on en est sorti ou quand on a plongé dans la mort et que Dieu nous a redonné la vie : c'est une expérience prodigieuse. Mais, dans une optique religieuse, il est une expérience plus subtile, celle d'avoir compris que Dieu nous a préservé de la chute et que cette prévenance est véritablement le fruit de la grâce. C'est de cette manière que la Vierge Marie dans son Immaculée Conception est bénéficiaire d'une grâce éminente, fruit de la croix de son Fils. Elle est de manière unique graciée par la

passion de son Fils. Le Seigneur nous appelle à entrer aussi dans ce mystère du pardon des péchés.

Au sacre de Budapest, le 30 décembre 1916, une parole lumineuse est prononcée sur la reine : « Reçois la couronne de la souveraineté, afin que tu saches que tu es l'épouse du roi et que tu dois toujours prendre soin du peuple de Dieu. Plus haut tu es placée, plus tu dois être humble et rester en Jésus-Christ ». L'histoire nous rapporte que les deux époux ont communiqué ce jour-là au Corps et au Sang du Christ.

Je voudrais m'arrêter sur le Sang du Christ parce que c'est par le Sang du Christ que nous recevons le pardon de nos péchés. Je suis sûr qu'ils ne se sont pas rendu compte ce jour-là de ce que signifiait pour eux cette communion au Sang du Christ. Il s'agissait de la plénitude de la communion, comme l'Église nous l'enseigne et comme le Christ nous a demandé de la vivre. Dans la tradition juive, lors de l'Exode, Dieu avait demandé aux Hébreux de marquer le linteau des portes et les piliers des maisons, avec le sang de l'agneau qui avait été sacrifié. On nous dit parfois que ce geste était fait pour que l'ange ne se trompe pas de maisons, qu'il les repère. Mais Dieu avait d'autres moyens pour reconnaître quelles étaient les maisons des Hébreux au milieu des autres. Les rabbins ne s'y trompent pas. Le midrash qui commente ce passage explique que ce geste signifiait : « Ne m'oubliez pas, dérangez-moi à n'importe quelle heure. Prière de me libérer, de me secouer, pour m'emmener de la terre de servitude à la terre de liberté, quoi qu'il en coûte ! » La tradition nous rapporte que quatre-vingts pour cent des Hébreux n'ont pas quitté la terre d'Égypte, ont refusé de partir. Par conséquent, ce Sang reçu - l'Impératrice l'a-t-elle médité ? C'est le secret de son Roi - a dû être accompagné d'un appel à accepter de se laisser déranger, de se laisser interpeller pour entrer dans un dépouillement total. Une sorte de consécration, de transformation s'est faite sur la vie des deux souverains, à partir du dépouillement et de la pauvreté. Cette misère présente était habitée par la puissance de Dieu.

Pauvreté : on accusait Zita par des insultes, des critiques, des mensonges ; on l'accusait de médisances, de bigoterie, de cléricisme. Et puis la pauvreté effective offerte à Madère. Comme le prix du café n'était pas compris dans la pension, l'Empereur et l'Impératrice n'en prenaient pas. L'état de la maison qu'ils occupaient, la Quinta do Monte... La femme de chambre de Zita écrivait : « Leurs Majestés ne bougeront pas ; elles se laisseraient plutôt enfermer, sans dire mot, dans un trou de cave, au pain et à l'eau, si on l'exigeait ainsi. Dans notre chapelle, les champignons poussent sur les murs... » Le dépouillement est devenu total, car le Sang du Christ, communier au Sang du Christ, c'est communier à la force de Dieu, c'est accepter de livrer sa vie aussi, de verser son sang pour le Christ. La fidélité absolue de Charles et de Zita, en toute chose, sans compromission, appartenait véritablement à ce Sang reçu à Budapest en ce jour bref du couronnement. Immédiatement après l'Eucharistie, lors du banquet, on leur présenta chaleureusement dix-huit plats : ils repartaient immédiatement pour être distribués dans les hôpitaux pour nourrir les blessés et les malades. Nous nous trouvons ici au cœur du mystère de l'oblation totale, oblation qui va servir de

transfiguration ; parce que la pauvreté est offerte, la grâce s'en saisit et transfigure les choses.

L'Empereur Charles, sur son lit de mort, prononça ces paroles : « Je pardonne à tous ceux qui œuvrent contre moi et je continuerai à prier et à souffrir pour eux. » Voilà le pardon pour la rémission des péchés. « Je dois prier pour tant de gens, je dois souffrir pour que mes peuples puissent se retrouver à nouveau ».

Et son épouse était là, quatre heures durant, soutenant son mari de sa main gauche, la tête posée sur son épaule. L'Impératrice lui dit alors : « Pense seulement au Sauveur qui est ici. – Oui, répondit-il, dans les bras du Sauveur, toi et moi, et nos enfants chéris. » Et tout à coup, elle lui dit : « Charles, qu'est-ce que je vais faire toute seule ? » Et pour finir : « Seigneur, que votre volonté soit faite ! »

Nous allons voir cet abandonnement, ce dépouillement total, avec le sang versé d'une certaine manière, jusqu'au bout, dans l'acceptation. Dans l'offrande de ce sang versé, dans l'offrande de ce dépouillement, il y a le pardon des péchés, il y a la miséricorde qui coule.

Je pense à Anna Bach, l'épouse de Jean-Sébastien Bach, qui disait : « Je rentrais un jour dans la chambre de mon mari. Il composait le pathétique Golgotha de la « Passion selon saint Matthieu ». Je suis restée bouleversée sur le seuil de la porte. Quel saisissement lorsque j'aperçus son visage d'ordinaire si coloré, calme, de la couleur des cendres et tout ruisselant de larmes. Il ne me vit pas heureusement. Je me glissais tout doucement dehors, fermais la porte et pleurais moi aussi. Il n'a jamais su que je l'avais vu dans la douleur de la création et je m'en réjouis encore aujourd'hui, car c'est une minute dont Dieu seul devait être le témoin. »

Cet épisode rejoint bien cette expérience des deux époux : ils ont communié au Sang du Christ dans le bref instant de ce voyage à Budapest, pour repartir dans les drames et les difficultés du monde en guerre. La grâce de ce jour s'est alors déployée, s'est « désenveloppée », comme le dirait le cardinal Newman, pour donner toute sa puissance dans ces grands moments de la vie où, par l'acceptation totale de ce qui est fait. La non-condamnation porte le fruit de la Rédemption du monde avec le Christ rédempteur. On pourrait prendre cette parole de saint Paul : « Je souffre en ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ pour son Corps qui est l'Église » (Col 1, 24), non pas tant qu'il manquât quelque chose aux souffrances du Christ pour la Rédemption, mais il manquait la communication de la Rédemption, la communication de la grâce.

On pourrait dire que dans ce siècle de sang, dans ce siècle de drames, qui était devenu orphelin de l'espérance, Zita portait une espérance invincible, l'espérance-même du Rédempteur. Le monde défiguré laissait voir toutes ses déformations, et, par les manques mêmes de ce monde, se créaient des désirs incroyables. L'Eucharistie se plantait là, au beau milieu, non pas pour dévisager ce qui était défiguré mais pour transfigurer ce qui était présenté à l'offrande. Voilà le deuxième aspect qui appartient

à la vie de la Servante de Dieu Zita : l'immense gâchis du mal, le scandale de la souffrance ont trouvé une sorte d'issue pour le pardon des péchés en communiquant la grâce du Sang rédempteur.

J'aime beaucoup la fin d'Electre de Giraudoux : Argos était complètement détruite, la ville brûle de tous côtés, tout le monde meurt dans cette tragédie et « Electre dit : 'Où nous en sommes ?' Et la femme Narsès dit : 'Oui, explique ! Je ne saisis jamais bien vite. Je sens évidemment qu'il se passe quelque chose, mais je me rends mal compte. Comment cela s'appelle-t-il, quand le jour se lève, comme aujourd'hui, et que tout est gâché, que tout est saccagé, et que l'air pourtant se respire, et qu'on a tout perdu, que la ville brûle, que les innocents s'entretuent, mais que les coupables agonisent, dans un coin du jour qui se lève ?' Et Electre dit : 'Demande au mendiant. Il le sait.' – Le mendiant, c'est la figure de Dieu dans l'Electre de Giraudoux – Et le mendiant répond : 'Cela a un très beau nom, femme Narsès. Cela s'appelle l'aurore.' »

Avec cette grâce de l'Eucharistie, on passe de l'abîme de la souffrance à la cime de la sainteté.

Le troisième aspect du Sacrifice de la Messe, c'est d'être sacrifice d'action de grâces : c'est le mot même d'Eucharistie, « rendre grâces ». J'étais un jour dans une léproserie à Chypre ; la petite sœur qui s'en occupait était absolument admirable. Elle me montra un lit où gisait une dame qui n'avait plus ni bras ni jambes. Elle était aveugle, n'avait plus de nez. Son visage était complètement déformé par une lèpre extrêmement violente. La sœur me dit que cette dame était une hostie et qu'elle priait toute la journée. Avec ma spontanéité particulière, j'ai plongé sur le lit pour l'embrasser ! Elle a vu cette masse qui arrivait sur elle, le lit s'est mis à trembler... Elle ne savait pas très bien ce qui lui arrivait, puis elle a compris qu'il ne s'agissait pas d'une agression mais d'une démarche peut-être un peu maladroite d'affection. Elle m'a souri et m'a dit « eucharistô, merci » en grec. Me reste cette image : merci ! Dans le dépouillement, la pauvreté la plus grande, le lit était devenu un autel, l'autel avait sa victime, l'hostie qu'était cette femme, et ce qui montait de ses lèvres, c'était eucharistô.

L'action de grâces, on la trouve dans les lettres de la Servante de Dieu. Le 4 janvier 1922, elle dit : « Que le bon Dieu est bon en tout ! » Le don d'intelligence qui vient de l'Esprit Saint est ici à l'œuvre. Padre Pio avait une belle image pour expliquer cela, imaginant une maman en train de broder et son fils entre inopinément dans le salon. Il voit le revers de la broderie : les nœuds, les fils. Il dit à sa mère : « Maman, je ne sais pas comment te dire : les spaghettis, c'est super, les tartes à la crème et aux fraises, c'est excellent, la broderie, ce n'est pas trop mon truc... Je ne dis pas que ce que tu fais est 'moche' mais j'ai vu des choses meilleures. Les fils, les nœuds qui pendouillent, les couleurs... Je ne vois pas l'harmonie entre les couleurs que tu mets... » Et la mère tourne la broderie... « Ah ! Oui, de ce côté-là, c'est beau ! » Padre Pio dit que là est le don d'intelligence de l'Esprit Saint : on voit les événements s'entrelacer avec incohérence totale, avec les souffrances, les couleurs qui jurent, les événements contradictoires qui

provoquent désordre et gâchis. Et puis, tout à coup, on tourne de l'autre côté et on comprend que Dieu fait quelque chose.

Les paroles que prononçait Zita traduisent cette intelligence du mystère présent. Pas toujours. Il lui a fallu, sans doute très souvent, imiter Marie qui « méditait toutes ces choses dans son cœur ». Quand Jésus est retrouvé à Temple après trois jours d'absence, Marie lui dit : « Ton père et moi étions dans l'angoisse... Pourquoi nous as-tu fait cela ? » Et Jésus répond : « Ne saviez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père ? » Marie ne dit rien, au contraire, et « elle méditait toutes ces choses dans son cœur ».

S'il m'arrivait une chose un peu difficile, je n'amènerais pas mes parents à cette chose difficile, je ne mettrais pas mes parents dans la souffrance de me voir subir l'épreuve que je subis... Je leur demanderais de prier dans une chapelle voisine... Or Jésus, Lui, invite Marie au pied de la croix. La Servante de Dieu est aussi invitée au chevet de son mari, au chevet de toutes les souffrances.

Le 12 janvier 1923, elle écrivait à Sœur Marie-Hilaire : « [que] le petit Jésus si plein de grâces et de bonté vous apporte ses meilleures grâces et consolations ! » Et elle ajoutait : « Le Bon Dieu fait si bien toute chose » : 12 janvier 1923 ! Donc quelques mois seulement après le décès de l'Empereur Charles. « Le Bon Dieu fait si bien toute chose et nous en avons eu tant de preuve que plus que jamais on s'abandonne entièrement à la Providence ; c'est si agréable, on fait son possible, mais sans agitation aucune ; cela ne réussit pas ? Bien ! Alors c'est que le Bon Dieu a une autre solution en vue ! On continue, si cela réussit, alors c'était cela, sinon, on continue encore. Les pauvres gens qui ne connaissent pas l'amour de Dieu pour Ses créatures et qui se rendent la vie si amère par leurs soucis, que je les plains ! »

Ce ne sont pas des mots, cela jaillit du tréfonds, c'est une expérience d'une chair, d'un cœur, d'une âme déchirée par l'injustice. Elle est vraiment dans l'action de grâces, non pas parce que tout va bien, ni parce que tout est parfait, mais parce que Dieu est présent et qu'Il tire un bien de tout. Il s'agit de ce revers de la broderie qui nous est révélé, même si les plans de Dieu sont incompréhensibles.

Une petite fille était à l'école avant Noël et tous les enfants se demandaient entre eux ce qu'ils recevraient à Noël, quel cadeau. Elle dit : « J'ai demandé au petit Jésus une poupée Barbie ». Un enfant s'enquiert : « Le petit Jésus, c'est qui, celui-là ? – Ben, c'est le Bon Dieu ! – Mais Il n'existe pas ! – Mais si, Il existe ! – Il y a des gens qui Le prient, mais Il ne répond jamais ! – Si, Il répond, Dieu, Il répond toujours ! – Mais non ! On est sûr qu'Il ne répond pas. » Arrive Noël et au retour des vacances de Noël, les enfants se retrouvent et la petite fille n'avait pas reçu de Barbie sous le sapin. Les enfants racontent ce qu'ils avaient reçu comme cadeaux de Noël. Ils lui disent alors : « Ta Barbie alors ? – Non ne j'ai pas reçu ce Barbie... – Jésus ne t'a pas répondu alors !... – Si, bien sûr Il m'a répondu. Il m'a dit : 'Non tu n'auras pas de Barbie ! » Il y a une intelligence du mystère.

A travers ces épreuves, à travers ces drames, je comprends que derrière le non il y a un oui de Dieu et que Dieu est capable de tirer un bien de tout.

Je pense à des parents qui aiment beaucoup le Bienheureux Charles et la Servante de Dieu – une famille alsacienne qui comprend huit enfants. Leur petite fille Jeanne-Marie a été enlevée à l'âge de onze ans et on la retrouve quelques jours plus tard, assassinée et violée. Elle est entrée dans la Vie par la voie du sang le jour de la fête du Sacré-Cœur, le 18 juin 2004. Jeanne-Marie avait l'habitude d'aller dans une petite cabane au fond du jardin familial pour se recueillir seule. Après sa mort, ses parents sont allés voir son petit jardin secret et ils ont découvert un petit carnet qu'elle avait déposé dans une petite boîte. Le dernier mot de ce carnet était : « Jésus, je te remercie parce que Tu m'as donné la force d'être bonne et que Tu as été crucifié pour me sauver. Aide-moi à faire beaucoup de sacrifices et que je reste toujours dans la joie. » Les parents, avec une foi inimaginable, une très grande espérance me racontaient que ce texte avait bouleversé leur existence et comment tout prenait sens à partir de ce texte.

L'action de grâces s'inscrit dans cette intelligence de l'Esprit Saint, pas seulement dans le don d'intelligence mais aussi dans le don de sagesse de l'Esprit Saint. Il s'agit de voir l'improbable plan de Dieu à travers des événements et des circonstances incompréhensibles à la raison humaine, mais plus encore de goûter intérieurement combien Dieu est bon.

« Que le Bon Dieu est bon en tout », pas seulement un petit peu, mais en tout. Et « comme je plains les gens qui ne connaissent pas l'amour de Dieu pour ses créatures et qui se rendent la vie si amère par leurs soucis ».

Le quatrième aspect de l'Eucharistie, c'est le sacrifice d'intercession, pour le monde entier. J'aime beaucoup cette image du cardinal Journet : le Christ suspendu entre ciel et terre au moment de l'élévation, d'une certaine manière, implore la miséricorde de Dieu, ouvre les écluses du ciel qui se répandent sur la terre. Et le cardinal Journet a cette phrase merveilleuse : « Les laïcs pourront peut-être plus que le prêtre sait le faire, suivre le mystère de Jésus rendu présent de son agonie en croix, descendre dans la tragédie de leur époque et prendre sur eux la détresse illimitée de l'humanité pour en charger l'hostie même que le prêtre tient dans ses mains. Ils sembleront en quelque sorte la lui ravir, pour la présenter, moins indignement que le prêtre, au Père céleste et l'élever plus haut vers le ciel. Grâce à ces amis de Dieu, grâce à ces âmes transformées par qui et en qui l'Église entière est souverainement l'Épouse du Christ Epoux, aucune messe dans la chrétienté ne sera jamais privée d'amour ».

Il s'agit encore du secret du Roi de la Servante de Dieu, mais on peut penser que lorsque l'Hostie était élevée de terre, elle se rendait compte souvent de ces réalités : elle comprenait que l'hostie était chargée du poids du monde, que le Christ avait à porter sur lui tous les drames, toutes les souffrances de l'humanité. Elle a dû comprendre qu'au moment même du sacrifice de la messe, les flots de grâces étaient répandus sur l'humanité, que le Sang du Christ coulait dans les interstices, brisant les

cœurs de pierre, irrigant les cœurs blessés, soignant les cœurs malades et qu'alors une sorte de d'effusion tenait le monde en vie.

Georges Bernanos nous dit : « Le scandale de l'univers n'est pas dans la souffrance mais il est dans la liberté. Dieu a faite libre sa création : voilà le scandale des scandales car tous les autres scandales procèdent de celui-ci. ».

La liberté, c'est le plus grand cadeau que Dieu puisse faire, et en même temps, c'est là que se joue tout l'enjeu. Quand la liberté se tourne vers Dieu, quand elle accepte le mystère de Dieu, alors elle participe à ce mystère absolument incroyable de l'intercession. On voit la Servante de Dieu prier pour ses peuples, sa charité active se déployer à l'égard de tous ces gens qui avaient été confiés à la sollicitude, à la mission impériale et royale des deux souverains. C'était pour eux un souci permanent. L'Impératrice était certaine que sa fidélité à elle était la garantie de la diffusion de la grâce sur les sujets qui leur avait été confiés. On s'en rend compte en lisant les textes qu'elle a écrits, ses pensées, ses réflexions et même à travers la gravité qui fut la sienne tout à long de sa vie : cette gravité appartient à ce mystère d'intercession.

Quel est l'écrivain qui a dit qu'on devient adulte quand on a côtoyé la mort ? Pour moi, cette maturité a commencé à l'âge de cinq ans, lorsque j'ai vu mon père mourir : il y a quelque chose d'assez vrai dans cette affirmation. Quand on a côtoyé ce drame avec ses mains, avec ses yeux, avec son cœur, on comprend qu'il y a une gravité de la vie, non pas une tristesse mais – ce qui est très différent – une gravité, un sérieux de l'existence. On ne peut pas ne pas entrer dans ce sérieux, dans cette gravité. Cette gravité a le prix du Sang du Christ et le poids de sa Croix.

Du cœur de cette gravité jaillissent, par notre intercession, la puissance de la résurrection, la joie du Christ ressuscité, la joie de cette présence que rien ni personne ne pourront jamais arracher. De cet amour du Christ, rien ni personne ne pourront jamais nous séparer : ni la mort, ni la tribulation, ni la maladie, même pas les démons, nous dit saint Paul. C'est cette mission que la Servante de Dieu Zita a dû assumer dans sa vie tout entière. Elle participait à trois ou quatre messes, sans doute pour l'amour de Jésus, mais aussi en sachant très bien la force et puissance de la messe pour que le monde soit transfiguré.

Voilà les quatre aspects du sacrifice.

Peut-être pouvons-nous aborder très rapidement quelques autres points... Le premier me paraît très important : non seulement l'Eucharistie est la source de la sainteté, mais notre sainteté doit prendre une forme eucharistique. J'aime beaucoup ce texte de saint Thomas d'Aquin : « La petitesse de l'hostie ne signifie-t-elle pas l'humilité, sa rondeur l'obéissance parfaite, sa minceur l'économie vertueuse, sa blancheur la pureté, l'absence de levain la bienveillance, sa cuisson la patience et la charité, l'inscription qu'elle porte sa discrétion spirituelle, les espèces qui demeurent sa permanence et sa circonférence la perfection consommée ? » Et Thomas d'Aquin conclut ce texte : « O

Christ, pain vivifiant, ô azyme, siège caché de la toute-puissance, sous de modestes espèces visibles se cache l'étonnante et sublime réalité ! »

A la suite de la visite de l'Impératrice au couvent de Notre-Dame de Sion, les sœurs ont pu écrire dans leur journal : « Nous avons pu apprécier la charmante simplicité de la jeune Impératrice durant la visite dont elle honora notre maison au matin du 28 août 1918. Elle a su trouver une parole aimable pour chacune de nous ; et, s'approchant à l'ambulance de chaque blessé, sa bienveillante bonté les a encouragés et réjouis ».

Cette note particulière qui caractérise tous les récits, en tous les moments de la vie de l'Impératrice, manifeste une sorte de transfiguration : non seulement elle recevait l'Hostie, mais elle devenait elle-même hostie avec les vertus attachées proprement à l'Hostie, aux espèces, supports de la présence réelle : la petitesse de l'humilité, la rondeur de l'obéissance, la minceur de l'économie vertueuse, la blancheur de la pureté, la bienveillance de l'absence de levain, la patience de la cuisson – et Dieu sait s'il en a fallu ! L'inscription qu'elle porte, la discrétion spirituelle, et les espèces qui demeurent, sa permanence, et la circonférence de la perfection consommée.

Il y a une sorte de mystère derrière celui de la sainteté eucharistique parce qu'une hostie est un peu insignifiante. A la regarder de près, elle est d'une banalité ridicule... Ce tout petit morceau de pain qui tout à coup devient Dieu ! L'être qui entre dans la sainteté eucharistique, qui accepte de devenir lui-même hostie, est transfiguré par cette présence. Pensons à ce très beau texte de saint Jean XXIII qui disait un jour : « Ah ! Si l'Eucharistie était mieux comprise par les chrétiens, plus dignement et plus fréquemment reçue ! Combien plus copieux seraient les fruits de concorde, de paix, de beauté spirituelle qui en découleraient pour l'Église et pour le monde entier ! En effet, la vraie dévotion eucharistique porte à la loyauté, à la franchise, à la droiture morale, même au prix de sacrifices personnels en vue du bien commun ». Cette pensée s'applique au couple impérial. « Nous n'hésitons même pas à affirmer que gouvernants et peuples sont voués à la merci des égoïsmes naturels et aux divisions s'ils ne conforment pas leur loi à celles de la justice et de l'amour chrétiens dans le sacrement de l'autel qui est la vraie et intarissable source ». Ce texte qui date de 1959 explique et résume exactement ce qu'ont vécu le Bienheureux Charles et la Servante de Dieu Zita.

Le deuxième point que je veux exposer, c'est que l'Eucharistie nous est rendue à travers le lavement des pieds : saint Jean ne rapporte pas le récit de l'institution eucharistique ; il y a déjà dans son évangile le discours sur le Pain de vie. Mais saint Jean nous offre le mystère du lavement des pieds (Jn 13, 1ss.). Dans le texte grec de ce passage, il est dit que Jésus déposa et reprit son vêtement. Or ces deux verbes grecs sont les mêmes que celui que Jésus utilise en disant : « Ma vie, personne ne la prend. Le Père m'a donné le pouvoir de déposer ma vie, et de reprendre ma vie » (Jn 10, 17-18). On comprend tout de suite que le service rendu ici par Jésus, n'est pas une B.A., n'est pas du bénévolat : en réalité, il ne rend pas service, il est serviteur. Son état, son être, est d'être serviteur. On ne peut plus dissocier le fait qu'il livre sa vie sur la Croix

et qu'il la reprend à la résurrection, et le fait qu'il dépose son vêtement – pas n'importe lequel, mais le vêtement de l'esclave – pour reprendre son vêtement. Il ne rend donc pas service, mais il s'agit véritablement d'un état de serviteur selon lequel il vit, et s'abaisse jusqu'à l'extrême de l'amour et jusqu'à la fin – eis telos, dit le texte grec –.

On entre donc dans une logique très différente. Mgr Piffl, cardinal archevêque de Vienne appelait l'Impératrice Zita « l'ange gardien de tous ceux qui souffrent ». Elle a appris très tôt à l'être, dans sa vie familiale avec six frères et sœurs handicapés. Elle prenait modèle sur l'amour de son père, le Duc de Parme Robert de Bourbon, pour tous ses enfants, amour nuancé d'une attention particulière pour les plus faibles. Elle a appris ce comportement. Son père lui avait aussi appris à donner la dîme de son argent de poche. Elle avait demandé une machine à coudre pour pouvoir confectionner des vêtements aux enfants pauvres de Schwarzau et de Pianore. Elle visitait les fermes des environs où régnaient la tuberculose et d'autres maladies et quand, rentrant à la maison, il fallait se désinfecter, au bout d'un moment, la Duchesse Marie-Antonia lui disait : « Cela suffit, la charité est la meilleure protection contre la contagion ».

Durant la première guerre mondiale, elle visitait bien sûr les hôpitaux, au front, à l'arrière, à Vienne. Elle reçut la médaille de la Croix-Rouge. Elle visitait aussi des œuvres en faveur des veuves et orphelins de guerre. Derrière ce lavement des pieds, il faut voir les entrailles de miséricorde : « Ce que tu as fait au plus petit d'entre les miens, c'est à Moi que tu l'as fait » (Mt 25, 40). Je reconnais Jésus dans chaque visage. Or, ce visage n'est pas toujours facile à reconnaître...

On connaît une très belle histoire au sujet du pape Léon XIII, à propos d'un tableau situé dans une galerie du Vatican : un peintre a fait le portrait du pape, avec beaucoup de bonne volonté mais avec un talent médiocre, de sorte que ce portrait ne présente pas beaucoup de ressemblance avec l'original ! Mais le pape remerciait avec beaucoup de charité et il demanda que l'artiste écrive quelque chose sur le tableau. « Que voulez-vous que j'écrive, Saint Père ? – Marquez juste la référence : Jean 6, 20 ! » Or ce texte de saint Jean dit : « N'ayez pas peur, c'est moi ! ».

Reconnaître le visage du Christ dans les personnes les plus pauvres, ce n'est pas évident, quand ils crient et hurlent ou quand ils accusent... Continuer à aimer...

Zita disait un jour, rappelant ses visites aux aveugles après la guerre : « Ils me tinrent longuement les mains, aujourd'hui encore je sens leurs doigts tâtonnant sur mon visage ». Ce n'était donc pas de loin qu'elle les visitait, c'était chair à chair.

Pendant la deuxième guerre mondiale, à Québec, elle fut en correspondance avec des milliers de réfugiés, elle faisait des conférences partout, par amour, par charité envers toutes ces personnes déplacées, tous ces réfugiés. Elle organisait des conférences, faisait des milliers de colis pour les envoyer partout, à Graz, à Vienne, au Tyrol. Elle invitait elle-même une cinquantaine d'épouses de sénateurs pour essayer de faire appliquer le Plan Marshall à l'Autriche, leur disant que ce n'était pas parce que les

gens avaient applaudi Hitler en 1938 qu'ils étaient sympathisants de ses doctrines, mais qu'ils l'avaient fait par contrainte. Ce fut le dernier acte de politique de l'Impératrice : le plan Marshall fut appliqué aussi à l'Autriche.

Jean-Paul II s'exprime ainsi : « Si vous apprenez à découvrir Jésus dans l'Eucharistie, vous saurez le découvrir aussi dans vos frères et sœurs, en particulier dans les plus pauvres. L'Eucharistie reçue avec amour et adorée avec ferveur devient une école de liberté et de charité. Pour réaliser le commandement de l'amour, Jésus nous parle le langage merveilleux du don de soi et de l'amour jusqu'au sacrifice de sa vie. Il nous fait passer de l'amour affectif à l'amour effectif. »

Je désire encore relever rapidement un point : la réponse à l'exil. Il y eut pour la Servante de Dieu deux exils : l'exil de sa terre : elle a pu dire : « Ma famille a été exilée de France, d'Italie, du Portugal. Par mon mariage, je suis devenue Autrichienne, maintenant je suis exilée d'Autriche ». Et non seulement exilée, mais en déménagement perpétuel, sauf à la fin de sa vie. Partir avec huit enfants d'un lieu à un autre, la nuit, rapidement. Arriver en des lieux inconnus... Tout cela est difficile.

« Ta Face est ma seule Patrie,
Elle est mon Royaume d'amour,
Elle est ma riante Prairie,
Mon doux Soleil de chaque jour.
Elle est le Lys de la vallée
Dont le parfum mystérieux
Console mon âme exilée,
Lui fait goûter la paix des Cieux. »

Cette strophe de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus me semble convenir parfaitement à la Servante de Dieu car d'une façon particulière, sa « riante patrie » était l'Eucharistie.

J'ai rencontré un jour à Calcutta Mère Teresa. Elle devait partir en urgence pour le Venezuela, et je lui ai demandé pour combien de temps. Elle me répondit : « Je ne sais pas ». Elle revenait déjà d'un autre pays. Je lui ai alors demandé si cela ne lui faisait rien de voyager ainsi sur tous les continents. Elle m'a répondu : « Ah ! Non ! Moi j'ai fait vœu d'obéissance, et Jésus a fait vœu de stabilité au tabernacle ! Donc partout où il y a un tabernacle, je suis toujours à la maison. » J'ai trouvé magnifique cette réponse et je pense qu'il existait quelque chose de semblable chez la Servante de Dieu.

Il y a eu le deuxième exil, celui de la communion avec son époux, Charles : « Fiat voluntas tua, écrivait-elle. Mais sa croix est bien, bien lourde pour moi. Lui, il est heureux à présent et il jouit de la vue de son Dieu qu'il a tant aimé sur cette terre et pour lequel il a tant souffert. Priez pour moi ! » (19 mai 1922).

Et Charles avait dit : « Que c'est lourd à porter jusqu'à ce qu'on meure dessus, la croix ! Est-ce vous qui allez porter cela tout seul, Seigneur Jésus ? Rendez-moi patient à mon tour, du bois que vous voulez que je supporte, car il nous faut porter la croix avant que la croix nous porte ! »

Thérèse de l'Enfant-Jésus encore nous donne la clé de lecture d'un aspect de son exil d'avec son époux : Au jour de sa prière communion, on dit à Thérèse qu'elle devait sans doute regretter que sa maman, morte quand elle avait quatre ans et demi, ne soit pas là – Thérèse avait treize ans. Elle répondit : « Oh! Non, l'absence de Maman ne me faisait pas de peine le jour de ma première communion, le Ciel n'était-il pas dans mon âme, et Maman n'y avait-elle pas pris place depuis longtemps ? Ainsi en recevant la visite de Jésus, je recevais aussi celle de ma Mère chérie qui me bénissait, se réjouissant de mon bonheur... »

Il n'y a pas de lien plus intime dans le couple que le Corps du Christ que l'on partage, que l'Agneau de Dieu, que les bienheureux au ciel et que l'on reçoit sur la terre : « Voici l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde ». Il y a cette présence, il y a cette tendresse eucharistique : le pape parlait de la tendresse eucharistique qui est vécue à travers cela.

Enfin ce dernier aspect que j'ai intitulé : « Du règne impérial au règne eucharistique ». Dans la tradition juive il y a ce qu'on appelle : les trente-six justes qui ne savent pas eux-mêmes qu'ils portent le monde en permanence. En réalité, il y a toujours dans le monde trente-six justes cachés quelque part, qui font que le monde ne s'écroule pas dans le mal. Ce sont eux qui portent le monde. De même, n'y a-t-il pas une transformation dans le fait que ce règne impérial était appelé à faire régner la paix et le bonheur dans les nations, après la période très troublée du 19ème siècle – le relativisme commençait à naître après l'idéalisme philosophique, l'athéisme ouvrait ses portes... Ce règne impérial n'inaugure-t-il pas un règne nouveau, celui de l'Eucharistie ? Il avait été préparation et signe – un peu comme Israël avait été préfiguration de l'Église – comme s'il y avait par ce règne impérial une transfiguration.

Benoît XVI a trouvé sur le bureau de Jean-Paul II, après sa mort, un petit billet où était écrite l'homélie du jour de la Divine Miséricorde à laquelle il a participé depuis la maison du Père. Il disait : « A l'humanité qui semble parfois perdue et dominée par les pouvoirs du mal, de l'égoïsme et de la peur, le Seigneur ressuscité offre le don de son amour qui pardonne, réconcilie et ouvre l'âme à l'espérance, d'un amour qui convertit les cœurs et donne la paix ».

Zita avait épousé Charles pour entrer dans ce mystère incroyable d'un rayonnement qui ne passe pas dans ce monde qui passe.

Amen !

Association
pour la béatification et la
canonisation de l'Impératrice
et Reine Zita, épouse et
mère de famille

Abbaye Saint-Pierre
1, Place Dom Guéranger
72300 Solesmes
association.zita@gmail.com
www.associationimperatricezita.com

Association régie par la loi
de 1901 déclarée à la Sous-
Préfecture de La Flèche
le 16 février 2009
(JO du 28 février 2009)